

# On ne sait comment

de **Luigi Pirandello**  
traduction **Michel Arnaud**  
mise en scène **Marie-José Malis**

avec  
**Pascal Batigne** Respi  
**Sylvia Etcheto** Bice  
**Olivier Horeau** Romeo  
**Victor Ponomarev** Giorgio  
**Sandrine Rommel** Ginevra

scénographie **Marie-José Malis**,  
**Jean-Antoine Telasco**, **Adrien Marès**  
création lumière **Jessy Ducatillon**  
création son **Patrick Jammes**  
costumes **Zig et Zag**

production **La Commune CDN**  
**Aubervilliers**  
coproduction **Théâtre de l'Archipel**  
**Scène nationale Perpignan**,  
**Théâtre la Vignette Université Paul**  
**Valéry Montpellier**, **Compagnie La**  
**Llevantina**

**L'Arche** est éditeur et agent théâtral  
du texte représenté.

Spectacle créé le 9 février 2011 au  
**Théâtre la Vignette**, Université Paul  
Valéry Montpellier

remerciements pour leur soutien  
et accompagnement au **Théâtre**  
**Garonne Toulouse**, au **Forum Blanc-**  
**Mesnil** et à son ancien directeur  
**Xavier Croci**, à la **DRAC Languedoc-**  
**Roussillon**, au **Conseil Général 66**,  
au **Conseil Régional Languedoc-**  
**Roussillon**

## et aussi

**KAIROS**  
conception et mise en scène **Bruno Meyssat**  
JUSQU'AU 13 AVRIL 2016

**SÉMINAIRE ALAIN BADIOU**  
LUNDI 11 AVRIL À 20H  
**L'immanence des vérités (3)** : les vérités comme modes  
d'accès fini à l'infini.

**PIÈCES COURTES 1-9**  
conception et mise en scène **Maxime Kurvers**  
VENDREDI 15 ET SAMEDI 16 AVRIL À 21H

## Ciné Goûter / Baby Sitting

## en pratique

**parking du théâtre**  
en face de La Commune, Parking Vinci.

**restaurant**  
une carte à des prix abordables,  
ouvert avant et après le spectacle  
et aussi les midis du lundi au vendredi

Pendant que les parents sont au spectacle, les enfants  
goûtent au bar de La Commune puis vont au Cinéma Le  
Studio. Les enfants sont accompagnés par les équipes  
d'accueil du théâtre et du cinéma.

**Impression de montagnes et d'eau** (Chine 2004)  
durée 45 min.  
À partir de 5 ans  
DIMANCHE 10 AVRIL À 16H

**navettes retour gratuites**  
**du mardi au vendredi**  
arrêts Porte de la Villette, Stalingrad, Gare de l'Est, Châtelet  
**le mercredi**  
Aubervilliers et alentours

**La Commune**  
**centre dramatique national**  
**Aubervilliers**

2 rue Édouard Poisson  
93 300 Aubervilliers  
+33 (0)1 48 33 16 16

lacommune-aubervilliers.fr  
M° Aubervilliers-Pantin  
Quatre Chemins



# La Commune

## On ne sait comment

de **Luigi Pirandello** mis  
en scène par **Marie-José**  
**Malis**

avec **Pascal Batigne**, **Sylvia Etcheto**, **Olivier Horeau**,  
**Victor Ponomarev**, **Sandrine Rommel**

DU 7 AU 17 AVRIL 2016  
MARDI, MERCREDI  
JEUDI, VENDREDI À 19H30,  
SAMEDI À 18H  
DIMANCHE À 16H

DUREE 3H15

centre dramatique  
national

# Aubervilliers

# Une méditation sur le vrai

## Résumé

Un homme devient « fou ». On croit qu’il soupçonne sa femme. Explications disponibles de la comédie bourgeoise : jalousie et adultère... Mais on apprend très vite que c’est ce qui lui est arrivé à lui, qui le rend fou. Il a commis deux « crimes ». Ces deux crimes sont restés impunis.

Or c’est ce qu’il dit de ces deux crimes qui frappe. Et qui le rend fou. Il les a commis, dit-il, sans qu’il en ait eu conscience, comme poussé par le monde, et sans, dès lors, qu’il ait pu en concevoir de culpabilité. Et disant cela, il ne ment pas.

Alors cet homme se demande : qu’est-ce que cela veut dire ? Qu’est-ce que c’est qu’être un homme si l’on est capable de tels actes, ou plutôt si l’on est capable d’avoir un tel rapport à ses actes ? Il veut savoir. Il ne peut pas s’arranger avec la découverte. Il devient un aventurier de l’esprit.

## Contre le renoncement

Voilà ce que j’aime dans l’exercice de la mise en scène aujourd’hui, il faut décider : verser les textes soit du côté du pessimisme ou du faux humanisme ambiant, soit du côté de la construction politique et de l’invention des formes de notre nouveau courage. Pirandello, en France particulièrement, est mis d’habitude du côté du relativisme. Et je dis, avec d’autres, qu’il est le contraire. Qu’il est du côté de la plus exacte lutte pour penser encore les conditions du sublime et d’un possible, contre le renoncement.

Pirandello avait une intuition - celle de son temps et celle de la modernité - qu’il serait bon que nous ré-interrogiions : il est possible que l’humanité soit une construction sans garantie, sans dieu, sans justification ni direction assurée. Et malgré l’angoisse qui en découle, cela pourrait être une bonne nouvelle. L’homme ne serait que les masques qu’il se donne. Mais il peut les choisir, ces masques, et vivre sous la discipline de ce choix.

C’est ainsi que je m’explique cette fascination de Pirandello pour les jeux de la réalité et de l’illusion. Non pas comme une sentence sur la toute puissance du faux, mais comme une méditation sur le vrai. Un vrai dont il faut saluer qu’il dépende du désir des hommes, et de leur capacité à choisir les fictions qui les formeront à leur matière. Qui dépendrait donc du courage, et de la fantaisie, et se trouverait encore dans la lutte et les décisions que les hommes engagent pour en assurer la venue. Le théâtre de Pirandello dirait ainsi, contre le néant des ambiguïtés, une tâche des hommes et déclarerait la possibilité même de la politique. Le théâtre devient alors le lieu où s’explorent les conditions de cette liberté nue : une fabrique où se traverse le risque du pire et où s’exauce l’arrivée d’une décision de dignité. Il est à cet égard le laboratoire de la liberté des hommes.

Le moment revient où nous devons assumer que mettre en scène des textes, ceux de la modernité entre autres, c’est opérer un choix de lecture. Non pas seulement une interprétation singulière, mais une décision à vue, une imitation de ce que signifie organiser la décision du possible, dans ce temps de l’histoire.

Il y a des textes qui s’attrapent par les cheveux : à une infime différence près, nous les mettons du côté du nihilisme ou du côté du sublime c’est-à-dire de ce qui contredit le temps et sa certitude que rien n’arrive jamais. Nous, à cet égard, sur le plateau, nous ne cherchons jamais que le théâtre. Le théâtre comme laboratoire des ressources politiques qu’un monde se donne. Des acteurs portent le temps qu’il faut le travail de fidélité à une intuition de bonheur, pour que d’une longue obscurité, l’arrivée de ce qu’il n’y avait pas soit éclaircie comme donnée aussi de notre monde.

La pièce de Pirandello est une pièce, comme toujours avec lui, sur l’humain comme improbable, fragile, violent rapport au vrai. Elle pose un quartet bourgeois. Deux couples. L’homme de l’un des couples trahit son ami et couche avec sa femme. À partir de ce moment-là, il dévisse en quelque sorte. Il engage une vertigineuse remise en question de tout rapport à la vérité. Soupçonne tout. Empoisonne tout. Ayant découvert qu’il était capable d’un tel acte, et que cet acte trouve des complices, sa maîtresse, sa femme qui le couvre etc., il ment et travestit tout ce qu’il touche. La pièce est géniale à cet égard, car elle est sans tabou dans les rebondissements. Elle n’a peur d’aucune variation, d’aucun retournement de situation, déployant toute l’ingéniosité du mensonge et des ruses.

Quand nous l’avons créée, ces rebondissements, la confiance folle de Pirandello dans les ressorts du théâtre, sa capacité de machine à explorer, comme une foreuse, toujours plus loin et en spirale, les conséquences d’une situation première, tout cela, mettait les spectateurs en joie. Il y avait des exclamations : « non, ce n’est pas vrai ! » qui réjouissaient. Ainsi, le théâtre pouvait tout se permettre et l’auteur, tel un diable, nous proposait un laboratoire où s’essoraient les situations, jusqu’à la trame, la mince couche où peut s’ajouter le trait de lumière qui fait la différence, qui transfigure.

Avec Romeo, c’est la découverte d’une monstruosité, d’un trou, au cœur de la psyché. Constitutive de chaque être, de chaque individu dans le monde, jeté là et qui peut tomber dans les trous du réel, s’égalier le temps d’une éclipse de l’être, au rien brut, animal, abject, sans conscience ni morale. C’est aller au cœur des ténèbres, vers le point noir de l’âme humaine, ce cœur abject et indistinct où vérité et mensonge sont indiscernables. Qui est le cœur de notre époque, relativisme, nihilisme complaisant, goût de l’ironie et de la délectation morose.

Car bien sûr, en 1934, toute cette lutte jubilatoire de Pirandello pour obtenir du réel sa vérité, c’est la lutte dans l’angoisse affrontée, de celui qui cherche à comprendre jusqu’au bout le nihilisme, ses racines, ses raisons ; pour le vaincre. La fin peut alors, dans ce paysage totalement équilibré, proposer un retournement total. L’invention du geste qui sauve. D’un acte.

L’affirmation qu’il y a une différence qui fait l’humain. L’invention du sublime encore une fois.

Moi qui suis d’habitude du côté des textes poétiques ou philosophiques, je me réjouis avec ce Pirandello de retourner à l’os et aux nerfs du théâtre. À savoir le dialogue, les situations et leur capacité de mettre en chair, en larmes, en émois, une théorie et une proposition pour une humanité plus belle. Je me réjouis d’explorer cette arithmétique où toute la passion, la folie du théâtre passe par cette simple corde tendue : un théâtre de pur semblant de réalisme, de purs dialogues et situations. Et d’explorer comme de l’intérieur il se soulève, se dépasse et rejoint la folie des mythes, la folie des vérités universelles. La représentation cette fois sera cette médiation sur comment, mine de rien, en feignant de mimer le réel, et en feignant de mimer ses propres conventions bourgeoises, le théâtre ne vit et ne se construit un public que de sa passion pour la vérité. Qu’il est cette folie du vrai, sous les attaques du mensonge et de la peur.

**Marie-José Malis**